Juin 2008

# 2ème Enquête Nationale sur la Santé des Etudiants

## Principaux enseignements

LMDE RECONNUE D'UTILITÉ ÉTUDIANTE

60 ans de mutualité étudiante

observatoire EPSE

BVA

MUTUALITÉ FRANÇAISE

# Mieux connaître les étudiants

Devant l'absence de structure nationale d'expertise de la santé des étudiants, la LMDE a créé l'Observatoire Expertise et Prévention pour la Santé des Etudiants (EPSE). Cet observatoire a pour ambition de dresser, en collaboration avec les pouvoirs publics et les milieux universitaires et de santé, un état des lieux de la santé étudiante. Il contribue ainsi à l'acquisition d'une meilleure connaissance des conditions de vie des étudiants.

Une première enquête nationale sur la santé des étudiants a été menée par l'observatoire EPSE en 2005. Les résultats très riches de cette première enquête ont permis à la LMDE de disposer d'une solide base d'informations sur laquelle s'appuyer pour construire les actions, définir les prestations et services à offrir aux étudiants, pointer les dysfonctionnements de notre système de santé...

Trois ans plus tard, voici donc les premiers résultats de la 2ème Enquête Nationale sur la Santé des Etudiants.

## Sommaire


p. 3 — 1 Tabac, alimentation, activité physique et sexualité : des campagnes de prévention efficaces.

p. 5 — 2 Des pratiques nouvelles aux conséquences mal maîtrisées : alcools forts et risques auditifs

p. 7 — 3 L'écran, meilleur ami de l'étudiant... tandis que les media culturels traditionnels périclitent ?

p. 9 — 4 Contraception, contraception d'urgence, IVG : encore du chemin à accomplir

p. 9 — 5 Un recours minimal aux soins, réduit aux soins de base

p. 10 — 6 Entre optimisme et scepticisme : une vision nuancée de l'avenir.



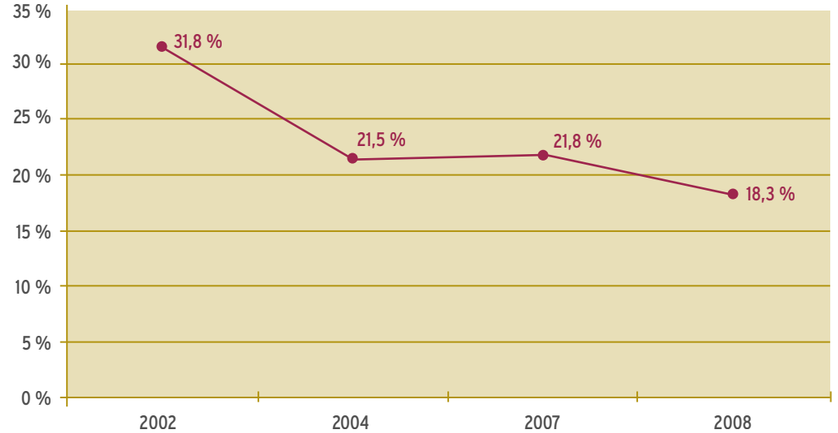

## 1 Tabac, alimentation, activité physique et sexualité : des campagnes de prévention efficaces.

Que ce soit en matière de consommation de tabac, d'équilibre alimentaire, de pratiques sportives ou de connaissances théoriques sur le SIDA, les campagnes de santé publique semblent avoir porté leurs fruits sur les campus.

### Consommation de tabac : effet non négligeable du dernier décret anti-tabac

Selon les études sur le sujet, la consommation de tabac des Français a tendance sur le long terme à baisser notamment parmi les jeunes[1]. Dans la présente enquête, un quart des étudiants se déclare fumeurs dont 18,3% de fumeurs réguliers [2]. Ayant commencé en moyenne vers l'âge de 15 ans, par mimétisme pour la plupart (33%), la moitié des étudiants fumeurs semble renforcer leur consommation de tabac en arrivant à l'université (un étudiant fumeur sur deux). La dernière loi contre le tabagisme interdisant sa consommation dans les lieux de convivialité semble toutefois avoir eu un effet non négligeable quant à la baisse de cette consommation car 29% des étudiants ont le sentiment de l'avoir diminuée depuis l'application de la loi.

**Evolution de la part de fumeurs réguliers parmi les étudiants**



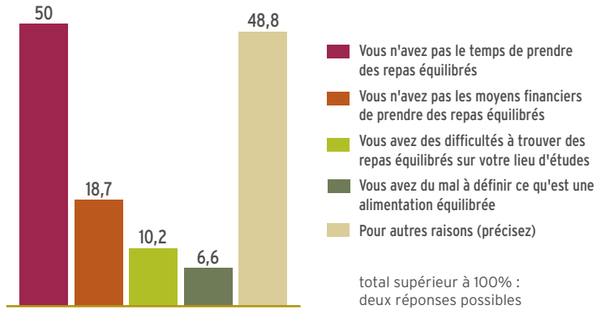

source : ENSE, LMDE et OVE 2004

### De bonnes habitudes alimentaires

La deuxième bonne nouvelle concerne l'alimentation : contrairement à ce que l'on pourrait croire, les étudiants ont une alimentation plutôt équilibrée. En témoignent les 69% d'étudiants recensant, parmi les repas de la veille, une combinaison d'aliments variés : prise de fruits et légumes, de viandes ou poissons et de féculents. Comparées à d'autres enquêtes, ces tendances dénotent de bonnes habitudes alimentaires. 66% des étudiants jugent d'ailleurs leur alimentation plutôt équilibrée. Ces données mériteront d'être affinées car parmi ceux qui jugent leur alimentation non équilibrée, 48,9% évoquent une raison non proposée parmi les réponses.

[1] Depuis les années soixante, la prévalence tabagique est passée selon l'INPES (ex-CFES) de 42% des 12-75 ans en 1974 à 29,9% en 2005. La consommation de tabac a également baissé fortement chez les 18-25 ans lors des premières hausses de prix en 2003 (de 48% de fumeurs en 2000 contre 40% en 2003) mais semble se stabiliser depuis que la baisse se poursuit parmi les 15-17 ans (de 37% à 27%). Or c'est cette tranche d'âge qui est en train d'arriver dans l'enseignement supérieur.
[2] La comparaison avec les indices de prévalence de l'INPES n'est toutefois pas possible en raison de la différence de calcul de ces indices.

### Quelles sont les raisons pour lesquelles votre alimentation n'est pas équilibrée ? (en %)




### Heureusement, il y a le resto U !

*La restauration universitaire n'est pas si fréquentée que cela (seul un étudiant sur deux s'y rend au moins une fois par semaine) mais elle semble aider les étudiants dans le respect des bonnes habitudes alimentaires. En effet, les 21% d'étudiants qui y mangent tous les jours font bien davantage partie des « bons élèves » en matière d'habitudes alimentaires : 74% de ces assidus ont mangé la veille des aliments variés et équilibrés contre 64% des non assidus.*

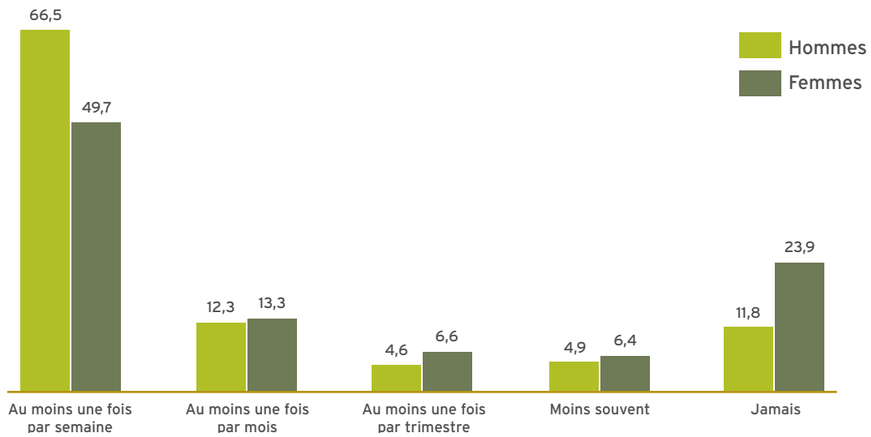
Par ailleurs, si le surpoids et l'obésité ne cessent de progresser en France depuis quelques années et deviennent un véritable enjeu de santé publique, le phénomène touche peu les étudiants : l'enquête dénombre 2% d'obèses (Indice de Masse Corporelle supérieur à 30 kg/m$^2$) contre 11 à 15% selon les différentes enquêtes menées auprès des Français.
Ceci étant, il n'est pas exclu que le phénomène finisse par toucher l'université.

## Le sport, c'est bon pour la santé

Troisième bonne nouvelle : études et sport font bon ménage : 82% des étudiants ont pratiqué une activité sportive au cours des 12 derniers mois. Attention toutefois aux 18% qui n'en font pas du tout car ces non sportifs tendent par ailleurs à cumuler les activités sédentaires : ils sont davantage connectés à Internet ou devant leur écran de télévision que les autres.

Par ailleurs, la pratique sportive est différente selon le sexe : les filles sont moins sportives que les garçons (76% ont pratiqué un sport dans l'année contre 88% des garçons) et ont une pratique moins intense. Ainsi, seules 12% ont fait du sport plus de 4 heures durant la semaine contre 29% des garçons.

### Fréquence de l'activité sportive selon le sexe (en %)




Pourquoi faire du sport ? Essentiellement parce que c'est bon pour la santé nous répondent les étudiants (58%), et parce que le sport permet de se détendre (45%) et de prendre du plaisir (41%). Manque de temps et manque d'intérêt sont les deux principaux freins à la pratique sportive (respectivement 54% et 37%). Les contraintes financières ou de santé restent mineures.

Enfin, si les obstacles au sport sont peu liés au sexe, les motivations le sont beaucoup plus. Les garçons viennent davantage que les filles chercher le plaisir (47% contre 35% des filles), les amis (14% contre 9% des filles) et le moyen de se muscler (13% contre 6%) tandis que les filles ont davantage pour idée de maigrir (13% contre 2% des garçons).

## Le SIDA, bonnes connaissances théoriques

Les étudiants appartiennent à une génération concernée par la question du SIDA : 84% déclarent en avoir peur, 75% pensent que les risques de contamination pour les jeunes de leur âge sont toujours présents et près de la moitié de ceux qui ont eu un rapport sexuel ont déjà effectué un test HIV.

Par ailleurs, en accord avec les résultats des principales études en la matière [3], notre enquête montre que les jeunes ont une relativement bonne connaissance de la maladie et de ses modes de transmission : ils savent qu'il n'existe pas de médicaments « miracle » (92%) et ils connaissent la plupart des pratiques à risque. Ainsi, il ne leur vient pas à l'idée que certaines pratiques les protègeraient du SIDA comme la sodomie (96% répondent « faux ») pas plus que le retrait avant éjaculation (95%), la pilule (93%) ou même la fidélité à chacun de ses partenaires (90% répondent « faux » en cas de non protection par un préservatif).

Les étudiants restituent également bien la hiérarchie de la plupart des modes de transmission en allant des plus risqués à ceux jugés impossibles : rapport sans préservatif (99% de risque selon les étudiants), utilisation d'une seringue usagée (98%), serrer la main (1% de risque).

# 2 Des pratiques nouvelles aux conséquences mal maîtrisées : alcools forts et risques auditifs

Les étudiants boivent de l'alcool et surtout, ils en boivent fréquemment : 6 étudiants sur 10 en consomment. Les alcools forts - plus que les premix dont on a beaucoup entendu parler - sont consommés assez fortement (62% des étudiants en consomment dont 13% au moins une fois par semaine) tout comme la bière (57% au global et 21% une fois par semaine) ou le vin (57% au global et 18% par semaine).

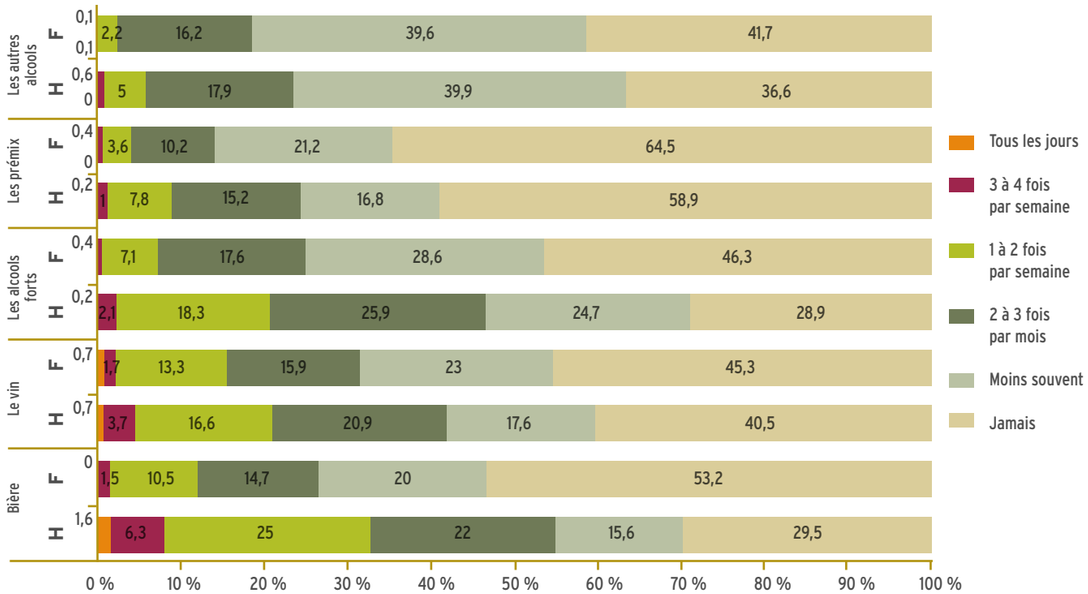
[3] Etude KABP (Knowledge, Attitudes, Beliefs and Practices) réalisée par IPSOS pour l'INPES sur les connaissances, attitudes, croyances et comportements face au virus du sida des adultes vivant en France. réalisée depuis 1990, tous les 3 ans environ, sur des échantillons représentatifs de la population française âgée de 18 à 69 ans.

### Certaines pratiques et idées reçues sur le SIDA ont toutefois la vie dure

*Certaines lacunes appellent toutefois une poursuite des efforts de communication de la part des pouvoirs publics : 18% seulement pensent que la fellation est un mode de transmission. Deux modes de transmission sèment encore le doute parmi les étudiants : 42% des étudiants ignorent que le SIDA peut se transmettre par l'allaitement et 23% pensent à tort qu'il peut se transmettre par piqûre d'insecte. Il convient également de remarquer qu'encore 7% des étudiants pensent à tort qu'il peut se transmettre sur la cuvette des toilettes.*

*Par ailleurs, même si une écrasante majorité des étudiants (85%) déclare utiliser systématiquement le préservatif en cas de relation avec un nouveau partenaire, 15% des étudiants ne le font pas systématiquement.*

## Les fréquences de consommation d'alcool par type d'alcool et par sexe (en %)




Les plus gros consommateurs sont les garçons qui déclarent une consommation parfois trois fois supérieure à celle des filles. Par ailleurs, ce sont eux qui déclarent le plus avoir trop consommé d'alcool (58% contre 52% en moyenne) ou consommé de l'alcool au point de se sentir malades (43% contre 37% en moyenne) notamment les plus jeunes d'entre eux (46 % des moins de 19 ans).

Les drogues illicites ne sont également pas étrangères aux étudiants notamment le cannabis : globalement, 4 étudiants sur 10 déclarent en avoir déjà consommé – soit un peu plus que la moyenne de la population française[4] à 32%. Les autres expérimentations de substances psychoactives sont plus marginales avec, en tête, le poppers qui est le produit le plus expérimenté après le cannabis (9% contre 7% des 26-34 ans en 2005[5]), suivi des champignons et de la cocaïne (5% chacun soit un score dans la moyenne des 20-34 ans[6]).

### De la musique à en devenir sourd !

80% des jeunes semblent scotchés à leurs enceintes (60% d'écoute quotidienne) ou à leurs oreillettes (45% d'écoute quotidienne), au point de constituer un enjeu de santé publique. En effet, une partie non négligeable d'étudiants (37%) a déjà ressenti des sifflements dans les oreilles ou a eu le sentiment de moins bien entendre après avoir écouté de la musique (28%). Pour 5% des étudiants, cette sensation a duré plus de six heures, signe d'importantes perturbations auditives. Les étudiants ayant ressenti ces symptômes ne semblent toutefois pas s'en inquiéter outre mesure : la proportion d'étudiants ayant fait contrôler leur audition n'est en effet pas plus élevée parmi eux que parmi ceux qui n'ont jamais eu de troubles auditifs (environ un sur deux).

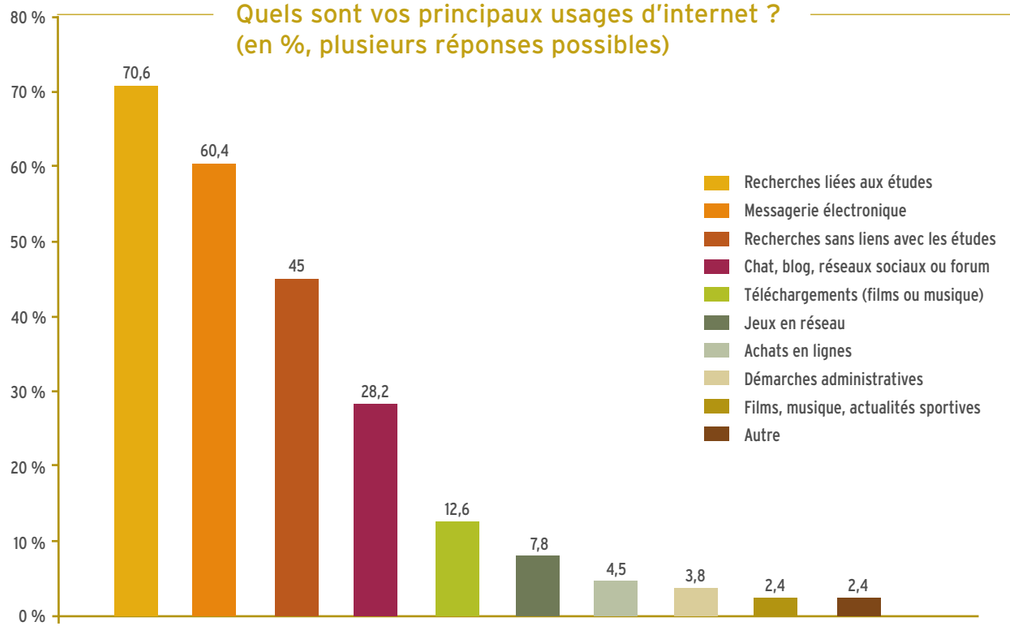
[4] Données issues du Baromètre santé réalisé par BVA pour l'INPES 2005.
[5] Données issues du Baromètre santé réalisé par BVA pour l'INPES 2005.
[6] Données issues du Baromètre santé réalisé par BVA pour l'INPES 2005.



# 3 L'écran, meilleur ami de l'étudiant... tandis que les media culturels traditionnels périclitent ?

Internet a aujourd'hui supplanté la télévision dans les habitudes médias des étudiants : 8 étudiants sur 10 surfent tous les jours sur le net tandis que 6 étudiants sur 10 regardent la télévision dans le même temps. Selon leurs dires, ils en font un usage aussi plus studieux (71% de recherches liées aux études) que récréatif (messagerie 60%, recherches personnelles 45%, chats 28%).

## Quels sont vos principaux usages d'internet ? (en %, plusieurs réponses possibles)

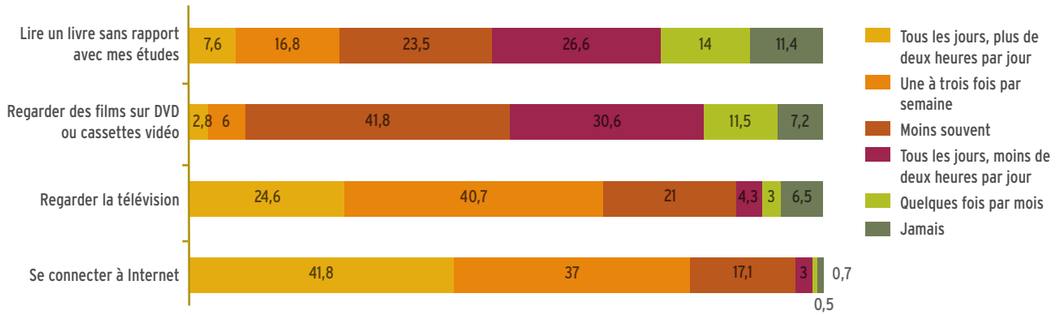



Les garçons semblent toutefois plus « mordus » d'Internet que les filles (ces dernières regardant davantage la télévision) et en ont un usage plus ludique.

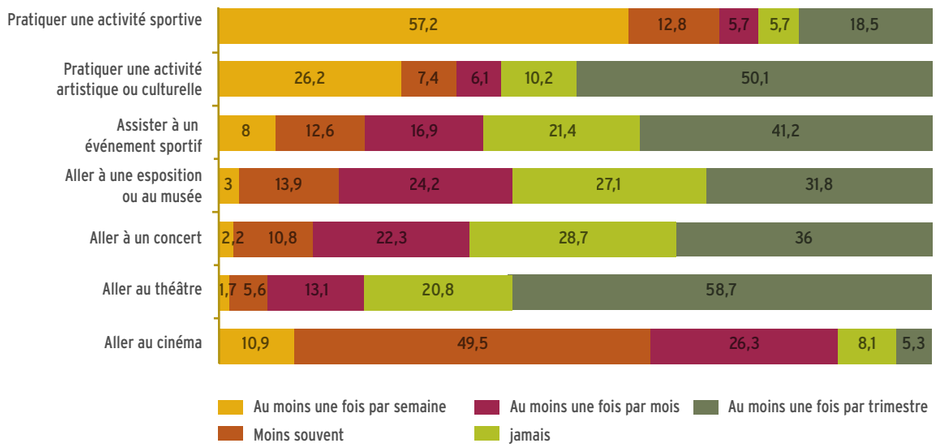
En parallèle, mis à part le cinéma qui semble bénéficier d'une bonne notoriété et où 6 étudiants sur 10 se rendent au moins une fois par mois, les étudiants semblent avoir peu de pratiques culturelles en extérieur. En un mois, 21% assistent à un évènement sportif, 17% à une exposition, 13% à un concert et 7% à une pièce de théâtre [7]. Les étudiants semblent donc avoir des loisirs assez individualisés comme le fait de regarder des DVD ou des cassettes vidéo (un étudiant sur deux en regarde au moins un par semaine) ou de lire des livres pour le plaisir (près d'un étudiant sur deux déclare lire au moins une fois par semaine un livre sans rapport avec ses études [8]).

[7] Chiffres de fréquentation sur l'année proches de ceux indiqués pour les moins de 30 ans dans l'enquête permanente sur les conditions de vie de l'INSEE 2005 : pour les musée et expositions (41%), le théâtre (17%) et un peu plus bas pour les concerts (31% dans notre enquête au lieu de 41% % pour les moins de 30 ans selon l'INSEE).
[8] Les étudiants semblent plus lecteurs que la majorité des jeunes. Dans notre enquête, 89% des étudiants lisent un livre sans rapport avec leurs études plusieurs fois par mois ou moins souvent contre 66% des moins de 30 ans qui lisent un livre annuellement dans l'enquête epcv de l'INSEE. Les échelles de réponses n'étant pas les mêmes, il est toutefois difficile de statuer avec certitude sur cette question.

A quelles fréquences pratiquez-vous les activités suivantes ? (en %)




A quelles fréquences pratiquez-vous les activités suivantes ? (en %)




Ce type de loisirs répond certainement aux contraintes ressenties par les jeunes qui sont non seulement financières (notamment pour le cinéma – deuxième raison de non fréquentation) mais aussi et surtout liées au manque de temps et – plus inquiétant ? - au manque d'intérêt pour les autres activités culturelles (1ère raison citée pour la non fréquentation des expositions, du théâtre ou même des concerts).

Dans ce contexte où le temps est compté, Internet apparaît ainsi comme un réseau de sociabilité efficace. 31% des étudiants déclarent même se sentir moins seuls grâce à leur ordinateur. Faut-il pour autant craindre le développement d'une sociabilité virtuelle au détriment d'une sociabilité réelle ? C'est en effet un des nouveaux risques pour les jeunes que soulève le développement des nouvelles technologies de la communication et de l'information. Pour autant, notre enquête montre, de façon inédite, qu'a priori les comportements pathologiques sont relativement rares : si Internet apparaît comme un refuge (14% des étudiants disent l'utiliser davantage quand la vie réelle pose problème), il ne semble pas offrir une vie de substitution, peu d'étudiants consacrent par exemple davantage de temps à leurs amis virtuels que réels (5%). Ces comportements méritent toutefois d'être surveillés à l'avenir.



## 4 Contraception, contraception d'urgence, IVG : encore du chemin à accomplir

Le Ministère de la santé et l'INPES ont récemment mis en place une campagne de communication sur le choix de son moyen de contraception : notre enquête en confirme la pertinence et souligne une certaine méconnaissance des étudiantes en la matière. 76% de celles qui ont des rapports sexuels déclarent en effet avoir un moyen de contraception[9]. Se procurer cette contraception d'urgence a été jugé relativement aisé (92%), et le plus souvent en pharmacie (91%) plutôt qu'avec l'aide du planning familial (8%).

Par ailleurs, le dialogue entre partenaires sexuels est encore perfectible : un quart des étudiants masculins ayant eu des rapports sexuels ignorent le mode de contraception de leur partenaire.

L'Interruption Volontaire de Grossesse reste un acte exceptionnel auquel 6% des étudiantes déclarent avoir eu recours. Ceci étant, on notera un nombre inquiétant (27%) d'étudiantes se plaignant des difficultés pour pratiquer cette IVG.

## 5 Un recours minimal aux soins, réduit aux soins de base

Exception faite de la visite chez le médecin généraliste (87% des étudiants en ont eu au moins une dans l'année) il semble que les étudiants ont un recours moindre au spécialiste : dans l'année, seulement 43% se sont rendus chez un dentiste, une étudiante sur deux chez un gynécologue, un étudiant sur deux souffrant de problèmes de vue chez un ophtalmologue, et à peine plus d'un sur deux (55%) souffrant d'un problème d'audition a consulté un spécialiste. Ce moindre recours trouve-t-il son origine dans une fréquence réduite des problèmes de santé relevant de spécialités, ou dans le frein que constituent les dépassements d'honoraires et les difficultés d'accès aux soins selon les territoires ?

De plus, du fait sans doute du manque de moyens alloués à ces structures, 40% des étudiants n'ont jamais fréquenté les services de la médecine préventive dans le secondaire ou le supérieur.

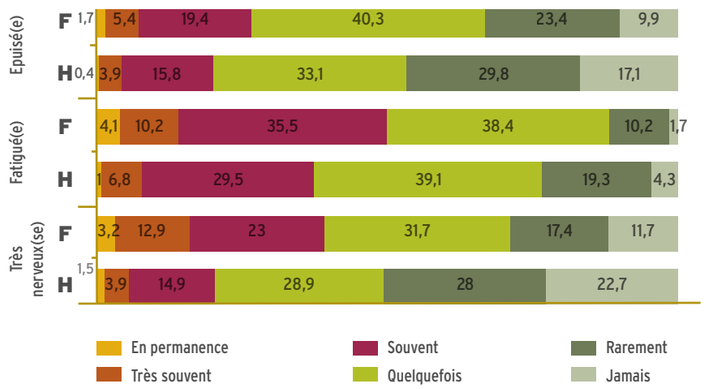
Très peu d'étudiants ont par ailleurs recours à l'aide d'un psychiatre ou psychologue (7% au total dont une moitié seulement est remboursée par la Sécurité sociale). La notoriété des Bureaux d'Aide Psychologique Universitaire (BAPU, qui sont au nombre de 13 seulement en France), apparaît également très faible puisque seul un quart des étudiants en a entendu parler.

[9] Enquête « Les Français et la contraception » réalisée par BVA pour l'INPES en 2007 auprès de 2000 personnes.

# 6 Entre optimisme et scepticisme : une vision nuancée de l'avenir.

Relativement préservée des maladies, une écrasante majorité des étudiants (98%) juge son état de santé satisfaisant. Ce constat général cache toutefois des états de fatigue et de grande nervosité assez fréquents (44% se sentent fatigués en permanence ou souvent, 30% très nerveux et 24% épuisés) ainsi que des situations de grande détresse fort heureusement plus marginales (5% des étudiants ont eu des pensées suicidaires).

## Fréquence des états psychiques rencontrés par sexe (en %)




Certaines filières (grandes écoles, médecine) semblent particulièrement génératrices de ces états de stress (en grandes écoles, les étudiants sont 70% à être fatigués « souvent » ou « en permanence » et 53% « très nerveux »). Fatigue et nervosité sont également fortement corrélées au sentiment d'échec scolaire sans que l'on sache s'il en est la cause ou la conséquence (52% de fatigue fréquente et 42% de nervosité ressenties par ceux qui se sentent en échec).

Plus globalement, notre enquête tend à montrer combien les jeunes ont envie de croire en leur avenir malgré une vision extrêmement sombre de la société qui les entoure. Dans ce contexte, la période des études apparaît relativement préservée : une grande majorité d'entre eux se sent en situation de réussite (88%).

Cependant, le sentiment d'échec n'est pas négligeable : 1 étudiant sur 10 est concerné et ce sentiment augmente parmi les personnes qui travaillent en parallèle de leurs études (15%) ou qui viennent d'un milieu modeste (17% des étudiants dont le père n'a aucun diplôme). Mais quand les étudiants regardent vers l'avenir, leur optimisme se ternit : une majorité (68%) se dit confiante mais sans grand entrain (11% des étudiants sont « tout à fait confiants » contre 57% « assez ») et près du tiers des étudiants se dit peu ou pas du tout confiant. De même, 27% estiment faibles (attribution d'une note inférieure à 5/10) leurs chances d'insertion professionnelle alors même que leurs études devraient leur garantir un avenir prometteur [10].

[10] Ces résultats rejoignent ceux de l'étude «Les jeunes face à leur avenir» (Fondapol-janvier 2008) : à peine un quart des 16-29 ans en France juge l'avenir «prometteur», contre près de 60% au Danemark, 54% aux États-Unis ou 36% en Allemagne.

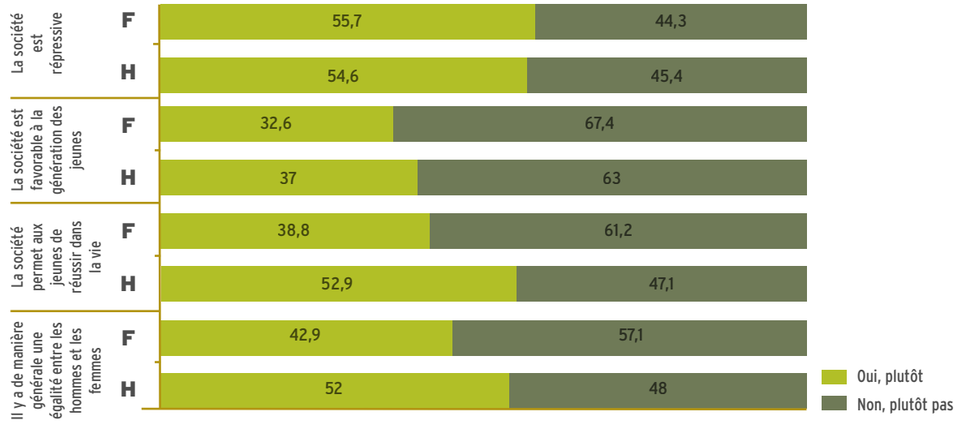


Le manque de confiance dans l'avenir a d'ailleurs tendance à augmenter avec l'âge (30% des moins de 20 ans contre 36% des plus de 26 ans), à être plus élevé dans les milieux sociaux les moins favorisés (41% des étudiants dont le père n'a pas le bac), et à varier selon les filières d'études (21% des étudiants en médecine contre 43% de ceux en Lettres).

## Une génération sans illusion sur la société qui l'entoure

Les jeunes apparaissent sceptiques vis-à-vis de la société dans laquelle ils vivent et doutent de leur capacité à réussir dans la vie : 55% répondent par la négative à cette question. Ils sont 66% à juger la société peu favorable à leur génération, la considèrent à 55% comme plutôt répressive (sans différence entre les hommes et les femmes) et à 53% pas si égalitaire que cela en ce qui concerne les rapports hommes / femmes.

## Perception de la société par sexe (en %)




Les étudiants sont par ailleurs critiques quant à la capacité du système de santé à assurer l'égalité des soins pour tous les citoyens : seulement 51% en sont convaincus contre 71% des Français [11].

La majorité d'entre eux (69%) se sent d'ailleurs mal informée concernant la réforme de l'Assurance Maladie.

[11] Suivi barométrique de l'opinion des Français sur la santé, la protection sociale, la précarité, la famille et la solidarité réalisé par BVA pour la DREES, février 2008.

# Méthode

Après une première étude réalisée en 2005[1], La Mutuelle des Etudiants (LMDE) et l'Observatoire de la santé « EPSE » ont souhaité renouveler leur enquête nationale sur la santé des étudiants. En 2005, l'enquête avait été réalisée par questionnaire auto-administré envoyé au domicile de 50 000 étudiants (issus du fichier d'affiliés de la LMDE). 10 000 étudiants y avaient répondu (taux de retour de 20%).

En 2008, la LMDE et l'Observatoire EPSE ont fait le choix de rénover la méthodologie employée. L'étude, confiée à l'Institut de sondages BVA, a été réalisée en France métropolitaine par téléphone auprès d'un échantillon de 2000 étudiants adhérents et/ou affiliés à la LMDE. L'enquête a eu lieu du 31 mars au 21 avril 2008.
La représentativité des résultats a été assurée par la méthode des quotas en termes de sexe et d'âge après stratification par académie[2]. De plus, une répartition des interviews entre téléphones fixes et mobiles a été respectée afin de tenir compte du taux important d'étudiants plus facilement -voire uniquement- joignables sur téléphone mobile[3].
En outre, le taux de refus a été plus faible que celui observé dans les enquêtes par quotas classiques auprès du grand public – 27% contre 35% minimum pour les enquêtes classiques – et il aura fallu, in fine, 4,7 adresses pour réaliser une interview, soit un ratio moindre que ceux observés sur les enquêtes par quotas classiques (7 à 8 adresses pour une interview en moyenne) .
Le respect de la structure de la population étudiante en termes socio-démographiques et d'équipement téléphonique est ainsi un gage quant à la qualité des données recueillies.

---

Le recueil par téléphone permet de limiter les biais de sélection, mais il comporte parallèlement un inconvénient par rapport aux enquêtes par questionnaires auto administrés : une tendance à la sous-estimation de certains comportements peu valorisés socialement ou pénalement répréhensibles.

Le fichier de base est celui des adhérents et affiliés LMDE qui recense plus de 800 000 étudiants parmi les deux millions dénombrés par le Ministère. Sur la base de ce fichier, la LMDE a effectué un tirage aléatoire de 100 000 adresses (99 152 exactement).
Cette taille de fichier a été déterminée :
- au vu des taux de qualification en téléphone annoncé par la LMDE (12% dont 2% de mobiles) et du taux habituel de rapprochement des adresses pour qualification des numéros de téléphone (20% pour les fixes, 1 à 2% pour les mobiles),
- dans le but d'obtenir un nombre d'adresses qualifiées en téléphones fixes et mobiles suffisant pour réaliser l'enquête (6 000 numéros d'étudiants équipés seulement de téléphones mobiles - « mobile only » - et 14 000 numéros de fixes, soit au total cinq adresses disponibles pour une interview réalisée).

Le tirage aléatoire a été réalisé de manière à respecter, au sein de chaque académie, la structure officielle (données de l'Education Nationale) de sexe et d'âge des étudiants.

A réception de ce fichier, 36% étaient renseignés en téléphone (35 693 adresses). Les 64% d'adresses restantes qui ne contenaient aucun numéro (63 459 adresses) ont fait l'objet d'une qualification qui a abouti à renseigner 41,5% (26 333 adresses), soit un taux de réussite satisfaisant dû à la bonne qualité du fichier d'adresses LMDE.

Au final, le fichier utilisé pour l'enquête a été constitué de 54 995 adresses (62 026 adresses parmi lesquelles 7 031 ont été écartées de la base car inexploitables : doublons, absence de noms, de variables de quotas, etc.) dont 29% de « mobile only », 68% de téléphone fixe et 3% d'adresses mixtes fixes/« mobiles only ».

En plus des variables de quotas sociodémographiques (sexe, âge, académie), une variable de quotas en termes d'équipement téléphonique a été introduite avec un objectif de 30% d'interviews en « mobile only » (600 interviews) et 70% en téléphone fixe (1400 interviews).

(1) Etude réalisée en partenariat avec l'institut de sondage Ifop du 15 avril au 20 mai 2005.
(2) Données Education Nationale, DEPP 2006-07
(3) Le taux de «mobile only» étant d'un quart environ (23%) auprès des 18-24 ans (enquêtes BVA 2008 en omnibus cawi auprès du grand public), 30% de l'échantillon a été interrogé sur mobiles, partant de l'hypothèse que le taux d'équipement en mobiles est légèrement supérieur auprès des étudiants.

LMDE 2008 - conception graphique : www.philographiste.com

RhôneAlpes Région
isère Conseil Général Plus proche de vous !
LA METRO.
VILLE DE GRENOBLE